

Les Invisibles

de Marie-Hélène Carcanague

Le regard est de suite attiré par une main reposant sur le sol, paume ouverte vers le haut, doigts légèrement recourbés. Elle est blanche, seul blanc de la toile, ombres grises, le contour des doigts et leurs plis soulignés de noir. La main sort de ce qu'on devine être une couverture. Cette couverture enveloppe le corps, et comme pour mieux le protéger, efface ses formes. Sa couleur est claire, mais salie, ombreuse, tachée de rouille, peut-être la rouille frottée du pont d'un bateau, celui qui a conduit cet homme ici. Reflets bruns et orangés, relevés de touches de bleu ou de vert, de rose, qui parlent silencieusement de la fatigue et de l'usure, mais aussi de la vie d'avant, du départ auquel il a fallu consentir, de la fuite devant la guerre, la haine ou la misère, de l'exil. Le bord de la couverture est marqué d'un fin trait noir, brisé, divisé, dessinant comme des fêlures. Au-delà de ce trait, le fond de la toile est celui du sol sur lequel s'est allongé l'homme, le rivage enfin touché après la longue errance, le plancher simplement offert derrière une porte ouverte. Mêmes tons que ceux de la couverture, même grain, mêmes textures grattées, érodées, où se lit, peut-être, la douceur rugueuse d'une terre accueillante, bienveillante.

Sous la couverture, l'homme, ou la femme, dort, ou tente d'oublier. Humanité au ras de la terre, dont on ne distingue ni membre ni tête, humanité invisible.

La main qui sort au dehors, ou sur la toile voisine un bras, un pied, la peinture de Marie-Hélène Carcanague les rend intensément présents. Présence ici détendue, apaisée ; là inquiète, interrogative ; toujours fragile. Après la traversée, une vie dévastée se recueille, rassemble des souffles de vie épars. On voudrait voir la couverture se soulever de ces souffles, bouger un peu. Parce qu'aussi bien le blanc de la main pourrait être celui de la mort, la couverture un linceul, on ne sait pas, on y pense.

Ces Invisibles vivent sur l'indétermination, le suspens, d'une frontière ; frontière entre là-bas et ici, haine et fraternité, indifférence et compassion, peur et confiance.

Cette frontière me traverse aussi, c'est en cela je crois que cette peinture me touche. Le monde que cette peinture rend visible est le nôtre, ces vies, en ce qu'elles témoignent de fragilité, d'incertitude, d'espoir aussi sans doute, sont les nôtres.

Sur une autre toile, des mains noires aux doigts disloqués se tendent hors d'un tumulte, celui d'une mer démontée. Au milieu de l'écume, un visage effaré percé d'une bouche ronde, il crie. Une transparence laisse entrevoir d'autres mains dans la profondeur de l'eau, simple dessin blanc ou noir de leur contour. Une autre encore agrippe une planche brisée, le reste d'un radeau.

Je reviens vers les corps allongés, silencieux. Ici, sortant de dessous la couverture, une main se dresse, semble appeler à l'aide. Là, un avant-bras replié, main posée sur la poitrine, dans un sommeil serein. Sur une autre toile, ce sont deux pieds nus, joints, qui émergent de la couverture. Cette main, ce pied, rompent le plan de la toile, introduisent une profondeur. Et ainsi qu'on le sait de la perspective, plus qu'une troisième dimension spatiale, cette profondeur est celle du temps. Non pas le temps linéaire, mesuré, de la physique, ni une substance abstraite ou conceptuelle, mais le temps de l'instant vécu, éprouvé dans ses mystérieux battements, flux et reflux ; le temps qui s'éprouve au toucher d'un mur ancien, d'une peinture écaillée, d'une tôle rouillée. C'est ce temps-là que la brosse ou le pinceau inscrit dans la toile et nous donne à voir.

Une dernière chose : nulle accusation dans ces corps allongés, nul appel à la pitié. Ces invisibles, ces migrants que peint Marie-Hélène Carcanague, qui sont aussi les SDF de nos trottoirs, qu'elle peint avec un infini respect, nous obligent. Cette humanité est la nôtre.

François Charru